

La Vie à Paris

M. Thureau-Dangin et l'Académie française. — Un garde national du siège. — Souvenirs. — Journée de mi-carême. — L'art et une fête. — La danse, au théâtre, aujourd'hui. — Réflexions sur le procès qui vient de finir.

J'ai eu l'honneur de recevoir M. Thureau-Dangin à l'Académie française. Historien de la monarchie de Juillet, il succédait à l'histoire des campagnes d'Afrique et de l'expédition de Crimée. M. Camille Doucet, le vois en face, debout, maigre et droit, devant le pupitre. Son discours, prononcé d'une voix forte et ferme, fut très applaudi. La mais-

de avait affaibli cette voix en ces dernières années, mais le secrétaire perpétuel conservait l'art de se faire écouter par sa voix persuasive et l'autorité que donne, avec le caractère, la bonté. Il avait jadis rêvé d'être un homme politique et de l'être, en lisant les journaux et en discutant les débats des Chambres, de rêver "la bonne session".

On jugera par un seul trait de la modestie de ce galant et charmant homme que l'opinion publique vient de saluer de ses unanimes regrets. Je lui avais demandé, pour le discours que je devais prononcer en réponse au sien, quelques renseignements sur sa vie intime, son passé, ses débuts, à l'heure où il était élu, le premier des concurrents, comme auditeur au Conseil d'Etat, et même avant, alors qu'il faisait son droit avec M. Barbeau, son futur confrère. Il me demandait de ne pas oublier son ami François Beslay, du "Français", et s'inquiétait beaucoup plus de son collaborateur d'autrefois que de lui-même. Ce ne fut que plus tard, et non point par lui, que j'appris un fait qui pouvait me fournir un passage intéressant, et l'occasion de faire applaudir la simplicité avec laquelle, en l'année terrible, il avait fait son devoir.

Il y avait au 6^e arrondissement, pendant le siège de Paris, un bataillon de gardes nationaux particulièrement original en sa composition. C'était ce bataillon de la rive gauche où Victor Duruy, ancien grand-maître de l'Université, était incorporé et montait sa faction en simple soldat à la porte du ministère de l'Instruction publique. M. Thureau-Dangin en faisait partie. On comptait jusqu'à quatre, et je crois même cinq membres de l'Institut dans la compagnie où était inscrit. Et on appelait ce bataillon "le bataillon des académiciens." Qui commandait la compagnie? Un brave boucher du quartier, un boucher qui tout à la fois distribuait parcimonieusement des morceaux de viande rationnés et envoyait à ses soldats des convocations pour la garde aux remparts. De ces nuits passées, de ces sorties et de ces corvées, de tout ce dur service accompli en souriant, M. Thureau-Dangin ne m'avait rien dit. A quoi bon? Il était de ceux qui regardent comme tout naturel et le devoir et le sacrifice. "Et puis, m'edit-il répondu, je n'ai fait que ce que faisaient les autres!"

En son logis de la rue Garancière, dans le vieux hôtel, dit le "petit hôtel d'Entragues", où sa vie s'est écoulée, il s'était comme cloîtré dans le travail et dans la famille. "Vous vous créez, lui disais-je, en évitant sa jeunesse, un foyer délicieux, paisible, loin du monde, dans une pénombre discrète, et ce foyer a le rayonnement de la gloire de l'illustre artiste dont vous avez épousé la fille. Vous avez vécu patriarcalement dans le logis où vous êtes né, où vos enfants ont grandi, où s'est écoulée, dans la pratique d'une haute vertu, votre existence sérieuse et douce. C'est, réalisé dans toute sa chère intimité, le vœu du poète des "Consolations".

succédant aux séances publiques, à cet appartement où tour à tour nous avions vu M. Camille Doucet et M. Gaston Boissier. Mais il rentrait en son "home", reprenait ses travaux sur la pensée religieuse en ce temps-ci, sur Newman, par exemple, regagnait sa bibliothèque, son salon où — bon conseiller et bon guide, — le trouvaient, accueillant, les candidats, les postulants. Et dans ce salon, les dessins du maître graveur Henriquel abondaient, un vivant portrait de Marcel Baschet maintenant est là qui rappellera les traits de l'historien disparu à ce qui le pleurent aujourd'hui. Le peintre a fait un chef-d'œuvre de cette fine et élégante physiognomie de l'écrivain. Il l'a représenté de profil, assis et causant, — en vérité, les mains élevées et les doigts croisés à demi. Le regard, ce limpide regard des yeux bleus, se fixe sur vous nettement, et le sourire spirituel, d'une sorte d'ironie apaisée, souligne l'expression de bonté de ces claires prunelles.

Je retrouvais ce même regard, mais lassé et résigné, chez le convalescent qui partait pour le Midi naïgère et que nous espérons revoir au mois de mai. Et là encore, en voulant bien recevoir un confrère, le malade se préoccupait non pas de soi-même, oh! non certes, mais d'autrui.

— Vous avez dans votre lot un poète de beaucoup de talent et qui, timide, a besoin d'appui. Je vous le recommande. Ainsi sa pensée allait vers cette Académie qu'il avait si bien, si dignement servie, avec un zèle de tous les jours, et encore une fois, cette bonne grâce qui mettait son esprit au-dessus de toute question de parti. C'est lui, historien, qui, préoccupé de ces gros prix littéraires fondés et distribués en dehors de l'Académie française, avait eu l'idée de proposer la fondation de ce "prix de Littérature", qui assurerait à un roman ou à une œuvre d'imagination en prose, à une œuvre littéraire d'une inspiration élevée la même récompense que le grand-prix Gobert "au morceau le plus éloquent d'histoire de France." Et si les littérateurs présents et à venir ont cette haute récompense, cette ardeur aussi pour la bataille de la vie, ce viatique, c'est — qu'ils ne oublient pas — à M. Paul Thureau-Dangin qu'ils doivent une telle bonne fortune.

Pour nous, nous n'oublierions point le confrère exquis, le causeur charmant qui, dans la petite salle un peu froide portant le no 6 de ce long corridor dallé de briques où la commission du Dictionnaire se réunissait tous les jeudis, interrompait parfois la lecture érudite de M. Alfred Rébelliau, notre nouveau confrère à l'Institut, pour échanger quelques spirituels propos avec M. Alfred Mézières, assis à ses côtés, près du feu. C'était hier. Et hier aussi l'après-midi de décembre 1893 où M. Thureau-Dangin venait "prendre séance". Le due d'Aumale était là, attentif à ce qu'allaient dire de son père l'historien du parlementarisme orléaniste et le directeur publicain. Il nous remercia l'un et l'autre. On avait, je crois, bien parlé de la France.

C'est hier, disais-je, et ce n'est plus qu'un souvenir. Aujourd'hui l'aurore se lève, pluvieuse et grise, sur une journée de fête. Etrange fête qui commence par l'effacement de Paris cherchant dans les journaux du matin le verdict du procès des compagnons de Bonnot et n'y trouvant que ce renseignement: "Le jury délibère encore!"

Il délibère après une nuit de fièvre passée à répondre aux trois cent quatre-vingt-trois questions posées. La curiosité et l'anxiété publiques interrogent les feuilles nouvellement parues. On se demandait si les crieurs n'allaient point passer en courant, annonçant le résultat de la délibération, comme en tout autre temps ils annoncent le résultat des courses.

Et quelque coup de téléphone des bien informés nous annonçait brusquement les condamnations, jetai un à ces mots tragiques: "Prison, travaux forcés, mort." On s'étonnait qu'il y eût tant de comparées dans le drame, et l'on avait oublié les noms des moins célèbres, comme aussi on avait oublié les cadavres en voyant ces vivants se défendre ou en appeler à la pitié.

puis dire, dans les préoccupations de la ville en fête. Et je ne sais pas vraiment de rencontres plus singulières que ces antithèses qui pour auteur, cette fois, ont le hasard.

Mais hasard ou non, il y a quelque chose de tragiquement ironique dans le dénouement de ce drame de cour d'assises mêlé aux joies brutales, aux gaietés de la mi-carême. "Evohé" et "De profundis", dirait un vieux romantique. La fanfare des cors de chasse sert d'accompagnement à la sentence du tribunal. Voilà du shakespearien ou je ne m'y connais pas.

Oui, encore une fois, c'est le hasard qui l'a voulu. On condamne et l'on danse. Danses partielles. Et devant le Palais de Justice n'y eût-il point, durant de longues années, un bal public, un bal célèbre? Paris a toujours eu de ces contrastes dont la philosophie banale a fait couler sans la tarir l'encre des satiriques. Aujourd'hui le tango et la danse de lours seront comme le tremolo final du lugubre mélodrame.

Bals dans tous les quartiers. Bals joyeux. Bals populaires. C'est le triomphe et comme le règne de Salomé. La musique du quadrille accompagne les "ultima verba" des accusés.

Quand je parle du tango, je signale peut-être une danse déjà abolie. On en est à une danse nouvelle dont j'ai oublié le nom et qu'on va lancer. Le tango était déjà assez risqué et les mères effarées le permettaient difficilement à leurs filles. O douairières, à qui jadis la valse était interdite! Maintenant vous assistez, un peu stupéfaites, à la danse de lours! Ce sont les mœurs. Les mœurs nouvelles. Sans aller aussi loin que Caton, qui s'écriait: "La danse est le dernier de tous les vices", il faut convenir que les mondaines de nos jours n'ont point l'horreur des pantomimes suggestives. On va loin dans l'art des contorsions. Les grâces et les ris, comme on disait autrefois, prennent volontiers à présent des grâces d'apaches. Et les prédicateurs du carême s'en sont préoccupés, me dit-on.

Ce ne serait pas la première fois que la chaire blâmerait la danse. Elle le fit déjà en des temps où les valseuses châloupées n'étaient pas encore inventées. Mais pour ne point citer les anathèmes des saints, tout naturellement acquis aux sévérités en pareille matière (le bon saint Eloy lui-même est du nombre), n'ai-je pas eu que Pétrarque, ce délicieux Pétrarque, s'élevait avec indignation contre les danses délicieuses de son temps? Qu'en! il dit du tango et de la danse nouvelle?

Et je crois bien me rappeler encore que l'élegant Bussy-Rabutin, bon courtisan, assuraient que lorsqu'on est chrétien il ne faut point aller au bal, et que les flambeaux, la musique et la danse troubleraient, échaufferaient, dit-il, des anachorètes. Mme de Sévigné, la charmante honnête femme, devait, je pense, sourire d'un tel rigorisme. "Eh! mon cousin, aurait-elle pu lui dire, assez de chanter des chansons licencieuses dans vos "médi-noche", avec Vivonne, Guiche et Manicamp. Vos couplets sont plus dangereux que des pavanes! Taisez-vous, cousin, et dansez maintenant!"

Les danses, et surtout les danses nouvelles, ont toujours soulevé des protestations, et la valse a paru dangereuse à son heure. "La danse pourtant vous enseigne le secret de la vie ou de l'action; la mesure," a dit je puis Schiller. Et voilà que j'ai retrouvé un recueil de chansons oubliées une âpre satire contre une danse qui nous semble aujourd'hui terriblement bourgeoise, familiale, presque abolie: la polka.

Elle faisait fureur, la polka, dans les années où Louis-Philippe, voulant à tout prix éviter la guerre, imposait sa politique à son ministère; et les chansonniers — ceux des carrefours et des guinguettes, Montmartre n'existant pas encore — répétaient ironiquement que pour oublier et les ravages du choléra et l'abaissement du pays devant l'Angleterre, il n'y avait d'autre remède, d'autre consolation que la polka.

Le peuple, las de triomphes sans gloire, Courbe la tête et ne croit plus à rien... Les dieux s'en vont mais la polka nous reste!

Ces satiriques du refrain déclaraient qu'il n'y avait plus qu'à lever la jambe et à rire: Le Panthéon, c'est le jardin Marbille. Chassons des morts l'ennuyeux souvenir; L'archet frémit, la grisette sautille Et la polka nous voile l'avenir.

Ce qui est curieux, c'est que l'auteur des couplets "vengés" était cet abbé Constant, personnage singulier, un peu énigmatique, auteur de "l'Assommoir"

la femme ou le Livre des trois Grâces", fourrieriste qui devint mage, fit du spiritisme avec la veuve de Balzac, vécut assez vieux après avoir vu fusiller aux journées de juin, rue Saint-Martin, un pauvre diable d'insurgé qu'on prenait pour lui, et dont la vie fournirait le plus étonnant, le plus incroyable des romans. Mais il faudrait Balzac tout justement pour l'écrire. J'oubliais de dire que cet étrange abbé Constant — que j'ai connu — avait pris, pour se livrer à la magie, le pseudonyme d'Eliphaz Lévi.

Il eût chansonné non plus la polka, mais le tango et les cors et bouquin de la mi-carême répondant aux arrêts de la justice. Il eût flétri aussi ces "aficionados" de la cour d'assises passant la nuit à attendre les sentences de mort, riant, mangeant, faisant des "mots" tandis que le sort d'êtres humains se joue.

Et peut-être, il est vrai, cette longue nuit a-t-elle, avec sa lassitude et ses réflexions, fait bénéficier quelque accusé d'indulgence. Il y aurait à faire une psychologie spéciale des jurés. Tel qui se montrerait impitoyable en plein jour, subit, la nuit, cette puissance des ténèbres dont parle Tolstoï (mais dans un autre sens).

Dans cette même cour d'assises de Paris, on jouait un accusé dont la culpabilité semblait évidente. Le jury allait condamner. C'était le soir. Au moment où les jurés se retirent pour délibérer, soudain l'électricité s'éteint. Obscurité complète. Un court-circuit.

Les jurés attendent que la lumière revienne. Et ce pendant, ils plaisantent. Ils rient. Ils sont désarmés. Ils allaient condamner; ils acquiescent.

Le court-circuit était devenu une circonstance atténuante.

Mais voyez comme la destinée a ses ironies. Généralement le procès qui vient de finir a paru morne, et la tragédie n'a point donné ce qu'on en attendait de dramatique. Les grands premiers rôles manquaient. La disparition de Bonnot, ce mémorialiste, et de Garnier, qui fut terrible, avait mis en vedette des acteurs de second plan. Dieu-donne! — Bonnot n'étant plus là — devenait le principal personnage. Tête d'affiche, il jouait sa tête. Bonnot vivant, il eût semblé un second rôle, une doublure. Il eût pris dans sa pénombre une apparence moins tragique. C'est le contraire du théâtre. On ne tient pas à remplacer son chef d'emploi, ceux qui sont tombés dans la maison de Choisy, et les accusés d'hier, condamnés aujourd'hui, ne tenaient guère à l'avancement. La vedette parfois coûte cher.

Lacombe est une vedette. Celui-ci a déjà sa légende. Il tient le premier rôle. Il reste comme une sorte de vengeur sinistre, et ce romantique fait penser aux personnages qu'inventait Eugène Sue. Il est symbolique aussi. Il se profile, mystérieux et menaçant, dans cette étrange journée de mi-carême. Il semble crier de loin que tout n'est point fini, qu'il y a encore des batailles à livrer et des périls à courir; les braves gens menacés doivent remercier ceux qui veillent et veiller eux-mêmes. Il y a dans l'affaire terminée hier un enseignement profond. La révolte est au fond de certaines âmes. Jouis est, en un seul mot, le plus complet et le plus redoutable des programmes. Il y a des vengeances et des appétits qui semblent s'entre-regarder, ceux-ci prêts à dévorer celles-là.

Et le remède? Ah! le remède! Refonte des mœurs, retour à l'humble et solide idée de devoir. Devise nouvelle: non plus "vivre sa vie" mais "utiliser sa vie"; mais vouer sa vie au labeur, et s'il le faut, au sacrifice. Refaire des âmes, ce qui vaut autant que faire des muscles. Mais encore un peu et je vais prêcher.

Ce n'est pas le jour. Allons voir sur les boulevards si les Parisiens s'amuse.

JULES CLARETTE.

Edition Hebdomadaire de "l'Abécille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières — littéraires, politiques et autres — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abécille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cents le numéro.

LE VIATIQUE

Depuis deux jours elle avait retrouvé la demeure de sa jeunesse. Dans le wagon, au départ, l'agitation de ses pensées l'avait tenue éveillée. Toute la nuit elle avait rassemblé ses souvenirs, endormis comme les petits villages serrés en troupeaux que le train dépassait avec un hurlement lugubre et prolongé. Ainsi que dans sa mémoire quelques lumières scintillaient au milieu d'une lourde obscurité. Au petit jour, elle avait reconnu et respiré avec émoi près de la vitre ouverte, les brises d'un pays égal — assoupi sous la rosée du matin. Elle éprouvait une satisfaction orgueilleuse à goûter ces aspects simples qu'un étranger eût trouvés médiocres, ces petits champs encadrés d'épines, ce ciel gris un peu bas, que les martinets payaient d'une ligne hardie, ce matin frais.

Installée dans une chambre qu'elle n'avait jamais habitée, elle abordait avec des précautions craintives le contact du passé. Elle le redoutait quoiqu'elle fût venue librement lui adresser un appel direct. La confrontation, qu'à une heure décisive elle avait résolu d'accomplir entre l'enfant d'autrefois et la femme d'aujourd'hui, lui causait par avance un malaise et un embarras. Elle s'était désintéressée peu à peu des besoins de conscience d'un caractère inflexible et avait laissé suser à dessein d'assez beaux soucis de l'extrême. C'est Paris qui l'avait voulu ainsi, Paris qui crée la mode et lui avait fait honte de sa tournure provinciale. C'est la vie de Paris qui avait harmonisé le bizarrement la contradiction de son sourire gai et de ses yeux tristes, rompu ses plans, pénétré d'ironie les mouvements de son âme, mêlé dans son cœur l'orgueil et la déception. Elle n'avait pas accepté d'être dupe et d'un mouvement d'épaule presque brutal elle avait passé, sans regarder ce qu'elle laissait derrière elle.

Mais ici, il faudrait bien regarder. "How time dies and is not slain," dit Swinburne.

La vieille Modeste lui avait dit, à son arrivée, après les quatre baisers cérémonieux qu'il faut échanger les mains aux épaules, parmi les questions et les souhaits de bienvenue: "Ah! là donc! vous n'avez guère bonne mine, le temps vous durait au loin. Ça va vous débannir" de revenir chez nous.

Par la fenêtre, elle entendait les servantes s'interpeller sur un mode aigu, dans la vieille langue pleine d'épices que parlèrent Montaigne et Rabelais. Le bruit humide des sabots claquait sur la pierre fraîche du petit pont. Les douces figées et miroitantes refléchissaient les tours, royaume des chauves-souris. Accoudée sur l'appui de la fenêtre que l'énorme épaisseur du mur mettait au bout d'un long enfoncement, l'odeur piquante d'un pied de basilic provoquait ses souvenirs et les mêlait. Elle avait retrouvé en Orient près des vieux Turcs contemplatifs entourés de fumées fétides, cette petite plante plantifiée de son pays. Elle se souvenait qu'à Brousse, au cimetièrre des Poètes, à la Mosquée Verte, à l'hôpital des Cigognes, elle avait été suivie par un couple de paysans; le galant excité par le vin et la danse, se penchait vers la fille en coiffe, ni bel endroit, ni bel envers et disait: "Cale-toi ce bras de basilic dans le jabot."

Elle reconnaissait l'odeur du vieux jardin et la fraîcheur du sol humide aux épaules qui monte de la terre un peu basse. C'est là qu'elle avait conversé durant des années avec les monstres chantants et les perverses chières qui versent dans la solidité des poisons et des parfums. Elle ne s'était jamais dégoûtée de ces fumées opiniâtres. Sa route en avait été souvent obscurcie. Mais maintenant elle voulait voir clair, se débarrasser d'un coup du poids despotique et allégé, continuer la route. Elle n'avait plus les craintes enfantines des premières heures: elle descendait résolument, la mémoire ravivée par le gémissement des portes, le bruit de ses pas sur les dalles sonores, l'air subtil qui baigna son visage dès qu'elle sortit.

Elle avait bien changé le vieux jardin. Quel abandon! Quelle tristesse! Autrefois des hommes pieux, consacrés aux soins de la Terre-Mère, Porteuse de Fruits, le soignaient, le paraient. En été on y entendait le bruit saccadé des grands oiseaux qui taillaient, des faux qu'on aiguise. Les gazons étaient rasés de près. Maintenant les trèfles, les ciguës et les herbes hautes le couvrent de désordre, appliqués à la revanche... L'allée des arbres verts a été abattue... les rosiers sont

morts. Les feuilles des dernières années font un engrais humide et noir favorable à tout ce qui veut sortir de terre et, du grand pin tordu comme le serpent de Laocoon, pend lamentablement une branche cassée par l'orage.

Tout de suite pourtant, elle se retrouva dans son domaine et jeta un coup d'œil amical au grand saule qui gardait la fontaine de rocaïlle. Son grand-père l'avait planté le jour qu'elle était venue au monde: "C'est ton frère", lui disait-il parfois, avec un rire singulier qui la déconcertait et soulevait toutes sortes d'interrogations dans une petite tête bercée de contes et de mythologies.

Au milieu de la pelouse, les geynériums élevaient toujours leurs fuses blanches. On lui avait dit une fois qu'elles annonçaient l'hiver et elle les avait cru sans hésiter, doués de vertu prophétique avec la connaissance de tous les secrets de la nature. A droite, elle retrouva l'espalier des pêches que les gelées offensives défendaient dangereusement. Un jour jadis grimpait jadis parmi les fruits laissés sans être cueillis, une lourde goutte de lait collant sur les doigts curieux, et voici le buisson chéti au pied duquel, en février, sortaient les premières violettes.

L'étang est desséché, encombré de roseaux. Les allées recouvertes par le gazon ne se distinguent plus des pelouses. Le bambou qu'elle avait vu planter, et qui n'était alors qu'une canne à pêche fichée en terre, est devenu le centre d'un bois exotique que les merles d'Occident traversent à grand bruit. Au pied de l'acacia douteux, elle avait enterré un oiseau mort au temps que, toute petite, elle déplorait la perte de "poor Cock Robin", et dans la volière effondrée, elle revoyait toujours les paons grands-seigneurs qui semblaient magnifiquement derrière leur appareil des plumes étincelantes comme les escarboucles d'Aladin.

Le platane s'élançait double d'un même tronc. Son écorce lisse et tigrée se détache en petits morceaux de la forme des yeux de patience d'autrefois. C'est le plus bel arbre du jardin. Lorsqu'elle se couchait dans l'herbe pour le regarder de bas en haut elle se sentait perdue dans la masse infinie des feuilles qui l'armature délicate des branches noires portait en l'air à bout de bras. Le soleil détache à contre-jour sur le ciel, ce fin dessin de pointe sèche. Le vent fait toujours dans la ramure un petit bruit perpétuel, apaisant et secourable. On l'entend grâce au silence car, au pied de l'arbre, la source jadis honorée de colonnes par l'ancien goût français est étouffée sous les lourdes pierres en ruines et filtre maintenant à quelques pieds de terre ses nappes profondes et muettes. Le fusillon brisé qui ornait le fronton de l'édifice git dans l'herbe sous les mousses bronzées. Pour la première fois en ces lieux, elle a un regard ironique: elle sait que sur la pierre un phénix à deux têtes bat des ailes et proclame la vaine devise: "Vivit ad extremum."

Elle relève les yeux vers les magnolia; les fleurs de pulpe épaisse et crémeuse sortaient toutes nues avant le printemps des branches noires et lui semblaient un vrai miracle. La cage des tourterelles toujours roucoulautes ne se rappelle plus que par quelques montants de bois pourri, mais le carré de charmie qui enferme des tombes de pierre n'a pas changé. Il a toujours sa disquette dédaigneuse et le temps et l'oubli ne l'ont rendu que plus impénétrable. A travers les branches écartées, elle contemple loquacement la fraîche retraite où sa présence insolite effarouche les petits oiseaux sautillants qui ne sont tranquilles qu'avec les morts. Ses pas assourdis font craquer les feuilles tombées et cassent les branches mortes.

C'est le petit coin réservé qui était son jardin. Un jour, échappée à Modeste, elle y avait transporté les plus belles fleurs des massifs nouvellement plantés, ce qui avait débâché dans la maison des tempêtes et des catastrophes. C'est un souvenir dramatique. Et voici le petit pont sous lequel, après avoir lu des histoires d'îles désertes, elle avait établi ses quartiers et reçu un jour la visite d'un énorme lézard vert, pustuleux et diapré, qui lui parut un animal de légende et lui fit une peur si épouvantable qu'elle démenagea pour toujours. Terrifiant souvenir.

Les héliotropes d'hiver perçaient ici la neige. Elle les aimait pour leur courage et les visitait par esprit de justice, car au fond elle n'appréciait guère leurs couleurs mortes, leurs attitudes résignées, leur pauvre froide et mince comme celle des grenouilles. Ici était le parterre divisé en compartiments par des bordures de buis. C'est là que

revenaient les résédas préférés de sa grand-mère. Elle les grettait et les offrait avec un air de triomphe intime. Elle eût longtemps que c'était un événement dans la vie d'une femme que le retour d'une petite fleur en sa saison.

Là, plus tard, elle eut presque une apparition à force de fixer sa pensée sur un même objet. Sa vie sentimentale, composée d'espoirs révoltés et déçus, passa devant elle. Hélas! cette angoisse, cette attente, cette fièvre, cette mystique et merveilleuse préparation n'avaient servi qu'à mieux construire le bûcher odorant où elle se consumait lentement sur un feu couvert de cendres avec des cris inutiles et des larmes humides. Ici s'était formée une âme sensible aux moindres nuances de la beauté, une singulière mémoire toute pénétrée d'impressions, une étrange aptitude à vivre de reliques, mais surtout un orgueil de qualité, de cette sorte qui est implacable et ne se contente que dans l'excessif et dans l'absolu.

O beau jardin initiateur et solitaire, si troublant et si tendre, le petit oiseau que tu as nourri, sur trois notes hautes répétées, ne se souvient combien de fois d'un air moqueur: — Qu'as-tu fait, qu'as-tu fait, ô beau jardin!

A pas retenus, escortés de la rumeur enlaidissante et lointaine des souvenirs inextricables, elle poursuivait la lente évocation. Elle reconnaissait les quatre sapins dont les branches étagées et traînantes formaient une chambre de verdure. Les pervenches roses et mauves y poussaient sur les aiguilles sèches. Plus loin, elle sentait au bout de son pied les gros marrons écartés et piquants qui, longtemps, avaient servi à ses jeux d'automne. Ces lauriers étaient petits, ils formaient un haut couloir plein d'ombres. Ici, il y avait des lis qui barbouillaient son nez en jaune et qui chargeaient l'air d'un parfum si lourd que les personnes malades de la famille étaient obligées de passer par là. L'ormeau qui dont les racines prennent solidement possession de la terre et se crispent sur elle comme les serres de l'aigle sur la proie, porte toujours ce petit trou rond dans lequel un pie-vert faisait son nid tous les ans.

Elle remontait l'allée, les pas dans les pas d'autrefois, sur les gourmands des fraisiers, les serpolets et les plantains. Le soleil chassait l'ombre à cet endroit. Elle cueillit une framboise des vieux framboisiers et il lui sembla avoir reçu dans sa bouche un parfum surnaturel dont la force l'enivra. En elle-même elle ne touchait pas le fond...

— Je vais partir, dit-elle, console-moi, ô beau jardin. Verse les essences au profond de mon cœur et de ma volonté. Dirige-mes forces. Que faire? Faut-il fuir plus loin ou épouser bravement ce qui reste de paillettes scintillantes dans le temps qui me reste à vivre?

A genoux sur le sol mouillé, elle se regardait dans le miroir rond de la fontaine de rocaïlle, mais son visage était couleur de terre, incertain et mouvant. Seule l'oreille que le soleil frappait par dessous gardait une couleur presque rose, un peu vivante.

— Je suis dans cette eau immobile où tremblent vaguement de longues mousses figées, comme je serai, morte dans le cercueil, à moins que ce ne soit celle d'autrefois qui ne regarde du fond du passé.

Elle vit alors dans le miroir d'eau la faible image avancer une main. La main cueillant sur le roc une petite plante presque impossible à discerner, car elle était sans couleur, sans élan et sans parfum, plus terne et plus morte bien des fois que les héliotropes d'hiver aimés jadis par raison et par équité.

MAID, CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE. Pétition adressée au Conseil municipal par de chauds admirateurs du nouveau président: "Ne serait-il pas possible de transformer le rond-point des Champs-Élysées en point... carrefour?" Renvoyé à la Commission compétente.